

Notes de lecture

Jean-Guy Pilon

Volume 9, numéro 4 (52), juillet-août 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pilon, J.-G. (1967). Compte rendu de [Notes de lecture]. *Liberté*, 9(4), 147-149.

notes de lecture

LE PORTIQUE, roman par Michèle Mailhot, Le Cercle du Livre de France, Montréal, 1967, 136 pages.

Il faut vraiment rendre hommage à l'auteur d'avoir réussi, en écrivant ce livre, à maintenir l'équilibre entre la vie et la négation de la vie, d'avoir pu décrire et analyser, avec autant de subtilité et de finesse, l'état d'âme d'une jeune femme qui, sincèrement, fait l'expérience de la vie religieuse et du couvent.

Le sujet est mince, ne comporte pas de coups de théâtre; tout se déroule à l'intérieur. Une jeune fille entre au couvent, elle a vingt ans, aime la vie, a des souvenirs, mais croit que là est sa vocation. Elle fera l'expérience en toute honnêteté, connaîtra le ridicule de cette situation et ses humiliations, mais aussi, parfois, ses richesses qui ne disent pas leur nom. « *Mon Dieu, se murmure-t-elle en observant ses compagnes, qu'allez-vous faire de toutes ces femmes mutilées? Elles n'ont plus rien, rien sauf une générosité proche de la folie. Pas de liberté, pas d'air, pas d'amour, pas d'affection, pas de biens particuliers, n'ont même pas de volonté personnelle. Rangées comme des brebis, tondues comme elles. J'étouffe* ».

Finalement, après avoir vécu les yeux ouverts au milieu de ces femmes qui nient la vie et leur condition même, elle se décide, après une longue interrogation, à quitter l'ensevelissement du couvent et à rejoindre la vie normale: « *Adieu mes soeurs, je ne vous verrai plus. Je ne sais pas qui possède la vérité. J'ai cru que c'était vous, je pense que c'est moi. On ne sait pas. Mais de ne pas savoir, ici, c'est trop terrible. Je n'ai qu'une certitude:*

mon corps, et celui-là a vingt ans, il est sain et il est généreux. L'âme qu'on c'a donné ne s'en accommode pas. Et cela, je ne le comprendrai jamais. Si Dieu existe lui comprend tout, même ses erreurs. Et c'en était une de me laisser croire que je pouvais l'aimer en refusant la vie qu'il me donnait ».

J'admire que Madame Michèle Mailhot ait pu, avec autant de soin, décrire les mouvements intérieurs de son personnage, ne jamais perdre patience devant les événements nécessaires qu'elle racontait.

Ce roman, tout en nuances, est très bien écrit, et le mot *liberté* y trouve un sens.

J.-G. P.

CANADA, par Robert Hollier, collection *Petite Planète*, Editions du Seuil, Paris 1967, 192 pages.

Dans cette collection qui compte près de quarante titres et qui jouit d'un grand prestige, le Canada n'aura pas été très bien servi. Le superficiel ouvrage de M. Robert Hollier se lit facilement, et l'auteur ne pousse pas très loin ses recherches, préférant s'en reporter aux généralités courantes et aux « on — dit ».

Si l'ensemble du récit est acceptable, la partie dite de « renseignements pratiques », à la fin, l'est beaucoup moins. Elle est bourrée d'erreurs et d'inexactitudes; j'en cite deux parmi d'autres: l'auteur écrit de M. Jean Drapeau qu'il est maire de Québec, et de Mlle Anne Hébert qu'elle est la nièce de Saint-Denys Garneau.

Dans les réflexions sur la langue incorrecte du Québec et les exemples qu'il croit devoir en donner, M. Hollier commet aussi de nombreuses et grossières erreurs. La seule revue d'ici, à part le magazine McLean, qu'il daigne mentionner, c'est la revue des Jésuites, « Actualités ».

En dressant une liste des auteurs canadiens, il ne cite pas les noms de Alain Grandbois, de Claire Martin, d'André Langevin, ni de Jacques Ferron, mais énumère tous les titres, dates de publication et éditeurs de ses livres à lui! « Charité bien ordonnée... »

J.-G. P.

DESORMAIS COMME HIER..., roman de M. André Gil, Le Cercle du Livre de France, Montréal, 1967, 152 pages.

Ce livre se situe à mi-chemin entre le roman policier et le roman sentimental, sans parvenir à employer les excellents truquages que l'on retrouve dans l'un et dans l'autre. Avec aussi diverses invraisemblances qui, cependant, ne nuisent pas trop ouvertement au réel talent de conteur de M. André Gil.

Un professeur qui a, en bonne partie, raté son mariage et sa profession, s'éprend d'une serveuse de boîte de nuit que l'on retrouve assassinée un bon jour. Il est accusé du meurtre pendant que sa femme se distrait en bonne compagnie. Il assiste, indifférent à son procès, est évidemment libéré et se retrouve — *désormais comme hier* — le même homme veule, sans ambition, sans désir, sans nerfs. La même triste figure qu'au début de son histoire.

Ce premier roman de M. André Gil n'est pas totalement réussi, il faut bien le dire, mais il marque un départ. C'est aussi une chose qui compte.

J.-G. P.

*Achévé d'imprimer sur papier Rolland Zephyr Antique
des Papeteries Rolland Limitée,
en septembre de l'année mil neuf cent soixante-sept
sur les presses de l'Imprimerie Judiciaire,
de Montréal.*
